

Derrière l'écran de la mémoire

Avec « Rouge décanté », le metteur en scène Guy Cassiers plonge dans l'enfance de l'écrivain Jeroen Brouwers, passée dans un camp en Indonésie.



Dirk Roofthoof dans "Rouge décanté", de Jeroen Brouwers, au Théâtre de la Bastille, à Paris. Pan Sok / Voorburg

C'est peu de dire qu'il bouleverse, cet homme que l'on découvre sur le plateau du Théâtre de la Bastille. Et c'est peu de dire qu'on le recommande, ce spectacle remarquable en tous points, d'une force émotionnelle d'autant plus soufflante qu'elle ne tombe jamais dans le pathos ou la facilité. L'homme, c'est à la fois Dirk Roofthoof, un des plus grands comédiens du théâtre belge, et le

personnage qu'il joue, celui de l'écrivain néerlandais Jeroen Brouwers.

Le spectacle, c'est *Rouge décanté*. Il a été créé il y a dix ans, il a fait connaître le metteur en scène anversois Guy Cassiers en France, quand il a été présenté à Avignon en 2006 (*Le Monde* du 21 juillet 2006), et, depuis, il n'a cessé de tourner en Europe, où il est devenu un spectacle « culte », comme on dit. Mais il n'avait jamais été présenté à Paris, erreur regrettable aujourd'hui réparée par le Théâtre de la Bastille, qui le programme jusqu'au 18 décembre.

Non seulement il n'a pas vieilli, mais il a pris avec les années l'éclat d'un diamant noir, irradiant de beauté la descente aux enfers d'un homme, tant l'acteur Dirk Roofthoof l'habite maintenant avec une intimité profonde et saisissante. Cet homme, c'est donc l'écrivain Jeroen Brouwers qui, dans *Rouge décanté*, récit paru en 1997 chez Gallimard, raconte ses mois d'enfermement, enfant, dans un camp d'internement japonais en Indonésie.

« La faim, les maladies... »

Fils de colons hollandais installés en Indonésie, Brouwers avait 5 ans quand il fut interné avec sa mère, sa grand-mère et sa petite sœur au camp de Tjandeng, à Batavia, l'actuel Djakarta. C'était en 1945, à la fin de la guerre et de l'occupation japonaise des Indes néerlandaises. Le camp: « *La faim, les maladies, la souffrance, la mort. Et tout le reste.* » Le reste: tortures physiques et psychologiques, coups, viols, humiliations, privations.

L'enfant y verra mourir sa grand-mère – il verra, aussi, comment les femmes peuvent être traitées dans une situation de guerre. Mais, et c'est toute la force de ce texte incroyable que de le montrer ainsi, le camp a aussi été, pour le petit garçon, le lieu de la fusion avec sa mère, cette mère si aimante, si courageuse qui, le jour de ses 5 ans, se débrouille on ne sait comment pour lui offrir un livre, dans lequel le futur écrivain apprendra à lire. Cette mère qui, après la guerre, après le camp, l'«*abandonnera*» en l'envoyant dans un pensionnat.

Pour Jeroen Brouwers, le camp a été une matrice dont il était impossible de sortir. «*Je ne sens rien et ne veux rien sentir. Où, quand, grâce à qui aurais-je pu apprendre à sentir quelque chose?*», se demande l'homme que Dirk Roofthoof nous montre en train de râper l'épaisse corne qu'il a aux pieds, comme s'il essayait, trente-cinq ans après, alors que sa mère vient de mourir, seule, abandonnée à son tour, d'enlever l'épaisse carapace d'insensibilité qu'il s'est forgée pour survivre.

Dans un décor japonisant et nocturne, Dirk Roofthoof nous emmène au plus profond de l'intériorité brouillée, floue, décomposée de cet homme

Seul sur le plateau du théâtre, l'homme ouvre et ferme à claire-voie l'écran intime de sa mémoire, et nous emmène au cœur de ses ténèbres intérieures, grâce au dispositif virtuose conçu par Guy Cassiers. Le metteur en scène belge est vraiment le maître d'un théâtre multimédia mis au service de l'expérience littéraire et intime.

Dans son décor japonisant et nocturne, strié de fines lignes lumineuses rouges comme des traits sanglants, Dirk Roofthoof peut alors donner la mesure de son immense talent, qui nous emmène au plus profond de l'intériorité brouillée, floue, décomposée de cet homme peu à peu envahi par ce «*rouge décanté*», voile de sang remonté à la surface, enfin, comme un rideau se déchire.

Fabienne Darge